

**L'immanence comme objet et comme problème.
Discussion à propos de l'épistémè sémiotique.
Une reconstruction trans-historique**

Federico MONTANARI



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet-décembre 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Le but de cet article est de discuter d'une manière critique le concept d'immanence. En particulier, en traversant le chemin que ce concept a eu en sémiotique, nous essayons de reconstruire les principales étapes de ce parcours, en le croisant avec l'idée d'immanence radicale de la façon dont elle a été élaborée dans la pensée de Gilles Deleuze. Surtout, Deleuze propose, comme on le sait, une connexion, à partir de la pensée de Spinoza, entre l'idée d'immanence et celle d'expression. Quelles sont les implications que cela peut avoir pour la sémiotique ? La réponse que l'on essaie de proposer n'est pas un abandon ou un dépassement de la notion d'immanence mais plutôt de la faire avancer d'une manière critique et radicale, et d'en évaluer les conséquences les plus importantes pour l'épistémologie sémiotique contemporaine.

IMMANENCE RADICALE, EXPRESSION, DELEUZE, SPINOZA, POST-STRUCTURALISME

Federico Montanari est Docteur de recherche en Sémiotique, actuellement professeur associé en Sociologie des processus de communication et de la culture à l'université de Modène et Reggio Emilia, après avoir enseigné dans plusieurs autres universités, telles que l'école polytechnique de Milan, l'université de Bologne, ISIA, Iulm Milan. Il a également été chercheur invité à l'Université de Californie à San Diego. Il travaille sur l'analyse socio-sémiotique appliquée aux situations de guerre et de conflit, à l'étude des espaces urbains et des technologies, ainsi que des études sur la culture et les médias. Il travaille également sur la philosophie du post-structuralisme. Sur ces sujets, il a écrit plusieurs livres et articles, notamment : *Immagini coinvolte* (2016) ; *Morphogenèse et Individuation* (2014, avec A. Sarti et F. Galofaro) ; *Actants, Acteurs et Unités de Combat. Le problème du conflit revisité : un point de vue semio-culturel* (2012).

Pour citer cet article :

Montanari, Federico, « L'immanence comme objet et comme problème », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 261- 291,

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s3_18_montanari>.

L'immanence comme objet et comme problème. Discussion à propos de l'épistémè sémiotique. Une reconstruction trans-historique

Federico MONTANARI

(Université de Modène et de Reggio d'Émilie – Université de Bologne)

0. Le problème

La question de l'immanence en sémiotique est notoirement au centre de sa définition épistémologique. Il s'agit fondamentalement de la question de la réalité sémiotique: y a-t-il un « objet » spécifique de la sémiotique ? Si la question a fait l'objet de nombreux débats, ceux-ci ont représenté une possible remise en jeu et un enrichissement de la sémiotique elle-même. À ce propos, peut-on croire à la possibilité d'une ouverture du champ sémiotique, après une très longue période de consolidation qui a provoqué une certaine clôture disciplinaire ? D'un côté, vers la philosophie, en tant que pratique de création de concepts, comme le dit G. Deleuze ; de l'autre, vers les autres sciences humaines, en tant que tentative de casser la tendance étouffante de ces dernières (et au-delà des slogans sur la multidisciplinarité) à se présenter, selon la définition de René Thom, comme de « petites paroisses ». L'intention de ce travail est de proposer une sorte de « table des matières critique », un compte-rendu, la reconstruction d'un chemin, plus ou moins articulée, du débat et de son histoire récente. Une table des matières qui concerne les problèmes du statut épistémologique de la sémiotique par rapport aux autres sciences sociales: le but est de faire une sorte de « recensement » des questions les plus critiques, en liaison avec le concept d'immanence. Finalement, par rapport à une telle tentative, on voudrait aussi rendre compte d'une certaine attitude « historique » de la sémiotique: de sa

nature originelle trans-disciplinaire, et en même temps de sa capacité d'être en tant qu'« usine d'outils » pour les sciences humaines et sociales ; en évitant de retomber dans des intentions néo-fondationnistes.

1. Retour à l'objet ? Retour à la « réalité » ? Les sciences du langage face à l'épistémè contemporaine : reconstruction historique.

Après une longue période de consolidation de la pensée structurale, face à la perception de sa crise – et du fait de n'être plus « à la mode » – on a eu, en particulier à partir des années 80, une sorte de double mouvement de réaction. En simplifiant, la première tendance a donné lieu à la diffusion d'un concept de « rationalité faible » : c'est-à-dire du refus d'un « paradigme monolithique » et de l'affirmation d'une conception du sens en tant que « prolifération disséminée ». Évidemment, je fais ici référence à une sorte d'« ambiance », d'atmosphère intellectuelle, sans la prétention d'en donner ici une description systématique. À propos de cette première tendance, on peut rappeler d'un côté les reprises de la pensée de J. Derrida dans la critique déconstructionniste nord-américaine des années 80, avec entre autres les travaux critiques de G. H. Hartman¹. D'un autre côté et sous une multiplicité de points de vue, est apparue une « pensée post-métaphysique », avec notamment les positions de R. Rorty² et qui se retrouve également, avec certes de remarquables différences, dans certaines tendances de la philosophie italienne, avec par exemple G. Vattimo et sa reprise de la pensée herméneutique allemande³.

Ce très vaste mouvement, avec ses allers et retours – mais aussi ses réactions et résistances, ses ramifications et collisions internes, du structuralisme au post-structuralisme, jusqu'au « néo-structuralisme » (cf. Frank 1994) – a eu comme lieu d'origine, on le sait bien, la période et la transformation de la perspective philosophique caractérisée comme celle, très bien connue, du *linguistic turn*. On sait que ce qui a caractérisé un tel changement de perspective a été l'émergence de l'idée-guide selon laquelle le langage est une interface grâce à laquelle il est possible de voir et saisir le monde. Il s'agit de ce que J. Habermas (1991) a appelé le « tournant pragmatique » de la pensée. En affrontant la question de la transformation de la philosophie, après le « tournant linguistique », suivant la « désagrégation du sujet transcendantal » et avec l'héritage d'Heidegger et sa conception du langage comme « maison de l'être » (*Idem*), celui-ci parle, en général, « des diverses motivations » de ce tournant linguistique comme de :

la conviction que le langage constitue le médium des incarnations historico-culturelles de l'esprit humain et qu'une analyse

méthodologiquement digne de foi de l'activité de l'esprit humain devrait s'appliquer à ses expressions linguistiques, plutôt qu'aux phénomènes de la conscience. (*Ibid.*, p. 170, éd. italienne ; notre trad.)

Après le tournant linguistique, continue Habermas, et après la « découverte de la double structure performativo-propositionnelle du langage par Wittgenstein et Austin » seul le virage pragmatique permet de penser au consensus (*Konsens*), à l'accord gagné grâce à l'entente linguistique qui pose les bases d'une continuité de la communication entre les sujets socialement mis en relation. Par conséquent il y aurait, selon Habermas, une tendance à l'élimination de la différence de genre entre philosophie et littérature, et ajoute-t-il : « Derrida élabore Husserl et Saussure d'une façon qui ne s'éloigne pas trop d'Artaud » (*Ibid.*, p. 238). D'un autre côté, il y aurait une deuxième tendance, plus récente, qui peut être envisagée comme une sorte de réaction à la première, et qui peut être exemplifiée par le fait qu'aujourd'hui un nouvel intérêt se présente à propos de « l'objet », de la « réalité », dans le sens le plus large du terme (pour en arriver à certaines tendances récentes de la philosophie contemporaine, qui se définissent comme néo-réalistes ; cf. Ferraris 2012). Une telle tendance est confirmée par plusieurs observateurs : selon B. Latour (à partir de Latour 1991) il y a eu une réaction à ce qu'il définit comme le « procès d'autonomisation de la sphère du sens », en stricte liaison avec le changement de perspective provoqué par le « tournant linguistique ». Un tel procès a donné lieu à la possibilité de concevoir un champ d'intérêt autonome pour le langage et pour le discours, représenté justement par le développement du structuralisme linguistique. Mais d'un autre côté, ce procès a provoqué, selon Latour, tout un « travail de purification », avec une construction autonome du « monde du discours » et de l'« univers du sens », avec même des implications au niveau d'une politique et d'une sociologie de la recherche (*Idem*).

C'est à partir de là que l'on a eu « la réaction moderniste », comme l'appelle Latour. Une réaction qui s'exprimerait, même aujourd'hui, par des accusations d'« oublier l'homme » (avec « sa vie » et « sa réalité »), ou d'« abandonner la référence », et proposant finalement de nouveau une conception « néo-fondationniste », notamment de la philosophie et des sciences humaines. Cette tendance-ci serait-elle présente, de quelque façon, dans la sémiotique même et dans les sciences des langages ? Et est-ce qu'il y aurait, par contre, la possibilité de repérer, de faire émerger – dans la sémiotique, en partant aussi de la philosophie – d'autres lignes de tendance et de développement possibles ? On peut dire que s'il est vrai que personne n'accepterait plus l'idée d'un réalisme ou d'un « référentialisme

brut », beaucoup de tentatives de poser de nouveau la question se présentent toutefois aujourd'hui. Il s'agit souvent de proposer la question du rapport langage/monde, ou même celle de la « réalité » du champ sémiotique. Peut-on parler d'un « nouveau réalisme » sémiotique ? Et peut-on repérer d'autres voies possibles ?

L'acquisition progressive d'une conception autonome du sens a affaire au problème le plus classique du rapport langage/monde : c'est la question du référent qui se pose. Selon J. Fontanille : « C'est à l'égard du *référent*, et non à l'égard de l'être ou du réel, que la linguistique et la sémiotique structurales, en se fondant notamment sur la catégorie donné/construit, se sont déclarées "immanentistes" » (Fontanille 1992). L'auteur souligne comme dans la polémique entre « immanentistes » et « réalistes » – ou peut-on dire « transcendentalistes » – une banalisation et confusion entre les termes de « réel », « être », « substance » et « référent » se sont produites (*Ibid.*, chap. II). Il est important de spécifier maintenant les coordonnées épistémologiques d'un tel procès, défini d'abord comme l'autonomisation de la dimension du sens : « germe » d'une discipline comme la sémiotique. La philosophie de la science, surtout celle anglo-saxonne⁴, a beaucoup travaillé sur la question du rapport entre langage, notamment scientifique, et monde. Il y a eu, comme il est bien connu, la critique de l'empirisme traditionnel avec sa conception du langage comme description et définition du monde. Une telle critique s'est surtout développée à partir de la question des noms propres : la théorie causale de la référence reconsidérerait les noms propres comme « étiquettes » à appliquer au monde (Putnam 1975 ; Kripke 1972). Selon les mots critiques de Hacking : « Ce serait comme si un puissant crochet référentiel tombait du ciel et grâce auquel notre langage serait mis en condition de contenir un petit morceau de la chose même à laquelle il se réfère » (Hacking 1987 : 154 ; notre trad.). Mais c'est justement sur ce point que le débat sur le langage scientifique a posé la question de l'adaptation et de la « *relevance* »⁵ du langage. Le débat qui s'était développé, par exemple entre Boyd et Kuhn, est bien représentatif de ces questions fondamentales (cf. Ortony [éd.] 1979).

Kuhn affirme que la nature aurait pu avoir bien d'autres « articulations » et que l'efficacité et la spécificité des métaphores dans le langage scientifique consiste précisément dans la création de nouvelles articulations du monde. Kuhn, en reprenant ici les études de M. Black, utilise le concept de « métaphore fondatrice » d'une façon significativement très proche des élaborations que Lakoff (1986 ; 1987), et Lakoff et Johnson (1980 ; 1999) proposeront plus tard. Au cours de ces vingt dernières

années, il y a eu un intérêt croissant pour les processus de la métaphoricité avec des convergences entre phénoménologie et théories cognitives, voyant dans les procès métaphoriques des outils capables d'intervenir sur le monde. Il n'y a pas, dit Kuhn, d'« arrangement du langage au monde » : « le monde serait le produit de l'arrangement réciproque entre expérience et langage » (Kuhn 1979). Lakoff, d'une façon très similaire affirme sa conception *expérialiste* (1980 : 249-250, éd. it. ; et avec les développements suivants, dans Lakoff et Johnson 1999) en opposition à la thèse d'un objectivisme cognitif : l'activité métaphorique du langage et de la cognition se construit à partir d'expériences perceptivo-corporelles (« schémas ») dans le monde : autrement dit, d'expériences « embodied ».

Pour Lakoff, « du point de vue expérialiste la vérité dépend de la compréhension qui émerge de l'agir dans le monde, [...] de l'interaction, de la négociation constante avec l'environnement et avec les autres [...] » (Lakoff et Johnson 1980 : 230 ; notre trad.). Or, il est vrai que la sémiotique s'est surtout développée à partir de l'idée de l'autonomie du langage par rapport au monde : cette conception pose les bases d'une méthodologie et d'une épistémologie *de l'immanence*. Toutefois, dans le développement de la sémiotique européenne, on peut observer une sorte de virage qui provoque un déplacement de la question. L'idée d'autonomie implique le problème du rapport au monde : en effet, elle impose la question du comment le langage « touche », ou « fait référence », ou « découpe » le monde, selon une autre « métaphore fondatrice ». Mais, pour la sémiotique greimassienne (avec l'influence de la phénoménologie, en particulier celle de Merleau-Ponty), le monde n'est pas un « référent aveugle »⁶ : il est plutôt lui-même un langage, ou, mieux encore, une macrosémiotique. C'est le concept de *monde naturel* chez A. J. Greimas, conçu comme étant l'apparence par laquelle l'univers se présente à l'homme en tant qu'ensemble de qualités sensibles (Fabbri dans Greimas et Courtés [éds] 1986). Le monde naturel ne doit pas être considéré comme « une sémiotique particulière », mais comme le « lieu d'élaboration et d'exercice de plusieurs sémiotiques » (Greimas 1970). Par conséquent le monde sensible devient (« dans sa totalité ») l'objet de la recherche sur la signification ; la signification peut se cacher « sous toutes les apparences sensibles : derrière les sons, mais aussi derrière les images, les odeurs et les saveurs [...] » (*Idem*). Ouellet (1992 : 9) a souligné l'importance de cette question, remarquant la nécessité de dégager des « relations qui concerneraient notamment les formes de l'expression de la langue naturelle, y compris sa dimension morpho-syntaxique ». En tout cas, on trouve là la question du rapport langage naturel/monde naturel. Greimas propose donc l'idée selon

laquelle il existe une sorte de « traduction » entre langage et monde : les « signifiants du monde » deviennent les « figures du monde », plan du contenu du langage naturel (Greimas et Courtés 1979). Ce procès de « transcodage » (cf. Larsen 1991) – mais on pourrait dire de « transfiguration » – permet à la sémiotique de réorienter la question du rapport langage/monde. Le point de convergence entre la sémiotique et la critique en philosophie de la science de l'idée référentialiste consiste dans la remise en question de la conception du langage en tant que représentation du monde, et par conséquent celle de la conception de la vérité des théories scientifiques comme correspondance et « accrochage référentiel » au monde (cf. Hacking [1983] 1987 : 123 et 155-159 ; cf. aussi Goodman 1988). Du reste, il faut rappeler que même Greimas (1983, « Le savoir et le croire : un seul univers cognitif »), en consacrant son étude à la question du savoir comme pratique de construction et de manipulation épistémique et de croyance – donc de capacité d'intervention sur le monde – parle de l'articulation serrée entre les modalités du croire et celles du savoir. Il s'agit de penser que la « sanction ou présupposition épistémique » doit être interprétée aussi en termes d'*adhésion*, par rapport à un certain univers cognitif : il s'agit donc de penser en même temps au savoir et à l'adhésion (et à la confiance) à l'univers du savoir donné. Greimas conclut en affirmant qu'un sujet peut se trouver en relation modale – /*désirable*/, /*possible*/, /*impossible*/, etc. – avec plusieurs objets de valeur (par exemple, avec l'obtention d'un résultat scientifique), en subissant des « tensions d'importances inégales ». On aura donc des « sujets d'état » inquiets et des « sujets du faire » velléitaires. Et, à ce propos, on sait que la problématique du passionnel s'est développée aussi à partir de ces études sur le rapport entre dimension cognitive et constitution et transformation des points de vue des sujets dans les procès d'énonciation (cf. Fontanille, 1987), permettant d'appréhender la question du « tumulte » modal et affectif qui accompagne et « contamine » chaque procès cognitif. Et il faut rappeler que c'est aussi à partir de ces positions que la sémiotique structurale a été capable de développer le « paradigme tensif » (pour une illustration et discussion, cf. Fontanille 1998 ; Fontanille et Zilberberg 1998 ; Portela 2006). L'important réside dans l'idée d'une double construction syntagmatique parallèle, celle de l'objet et celle du sujet « devenu compétent » aussi bien que « pathémisé ». En tout cas, il est vrai qu'une telle question est liée, encore une fois, à un intérêt plus général pour le rapport intérieur/extérieur : le rapport monde naturel/langage, en tant que représentation d'un « sujet » agissant, renvoie au rapport intéroceptif/extéroceptif, là où le corps (le proprioceptif)

deviendrait la frontière, la zone de médiation et de traduction (Ouellet, 1992: 9 et 22-23 ; Greimas et Courtés 1979), ou bien, comme on a vu chez Lakoff (1987), la « source » de l'activité métaphorique.

Pour ce qui concerne la question du thymique, on peut dire, en premier lieu, qu'une telle dimension arrive à être caractérisée en opposition au niveau cognitif, par exemple, par des traits à caractère oppositif-graduel, plutôt que discret. Il s'agit de la question que nous avons vu chez Greimas: d'un côté on a toute une série de positions du sujet modalisé: morales – /réserve/ ou /impudence/, etc. ; volitives – /tergiversation/ ou /spontanéité/ ; ou plus spécifiquement cognitives ; d'un autre côté, encore une fois il y a la question de l'adhésion au « croire »: « reconnaître dans le sémème /croire/ la combinaison d'un trait /cognitif/ avec un trait /thymique/ » (Fontanille 1998: 56). L'idée d'un dynamisme affectif, passionnel, qui « modulerait » toute l'activité cognitivo-perceptive est l'une des hypothèses-guide de *Sémiotique des Passions* (Greimas et Fontanille 1991) et des recherches suivantes sur la tensivité.

2. La question de l'expression en jeu.

En ce qui concerne cette idée selon laquelle la dimension affective, thymique, modulerait⁷, transformerait par des variations continues, le niveau « discrétisant » du savoir et du croire, on voudrait ici continuer le travail de contact avec le domaine proprement philosophique. La philosophie de Deleuze et Guattari peut être considérée comme une sorte d'efficace « contrepoint » à la sémiotique, en particulier à propos du problème de l'affectif et du tensif – comme reconnu, du reste, par Zilberberg (1998 ; 2002) et Fontanille (1998) – de ce qui « émeut »⁸ non seulement le corps, mais aussi la pensée. Mais, plus en général on peut dire qu'il y aura d'autres conséquences à en tirer pour la sémiotique⁹. Il s'agit de concevoir les affects comme de véritables « êtres » (cf. Deleuze et Guattari 1991), des « personnages », de vrais « opérateurs affectifs » pré-subjectifs « qui valent par eux-mêmes et excèdent tout vécu » (*Ibid.*, p. 155). Un exemple en musique: « les accords sont des affects » et dans les arts: « L'artiste crée des blocs de percepts et d'affects, mais la seule loi de la création, c'est que le composé doit tenir tout seul » (*Idem*).

On peut ici anticiper, en relation à la question de l'affect, l'importance du concept d'*immanence expressive*, que nous essayons d'envisager par rapport à la sémiotique: c'est grâce à ces « blocs de sensations, c'est-à-dire un composé de percepts et d'affects » (*Idem*), que l'artiste, mais on peut dire, n'importe qui, en tant qu'« expérimentateur » de son environnement,

« travaille le monde » : l'artiste transforme, selon Deleuze et Guattari, des « blocs d'affects » qui se rapportent « aux matériaux eux propres ». C'est la matière qui devient expressive :

C'est l'affect qui est métallique, cristallin, pétrique, etc., et la sensation n'est pas colorée, elle est colorante, comme dit Cézanne. [...] On dit en ce sens que le peintre est peintre, et rien qu'un peintre, [...] avec ce bleu qui n'est pas un bleu d'eau mais « un bleu de peinture liquide ». (*Ibid.*, p. 157)

On trouve ici la conception entière d'une « immanence expressionniste », à partir de l'affect, ou des concepts et percepts. Il s'agit de penser, pour Deleuze et Guattari, à l'art, à la science et à la philosophie comme à des « activités » d'une certaine façon équivalentes : il s'agit de façons de travailler sur le monde, malgré leurs spécificités diverses. L'art construit ce que Deleuze appelle « plan de composition », la science « plan de référence », et la philosophie « plan d'immanence »¹⁰. Or, il est vrai que Deleuze et Guattari ont plusieurs fois accusé les sciences humaines d'être des « doxologies », et plus spécifiquement Deleuze a critiqué une sémiotique encore trop « structuraliste » et statique, en quête de « paroles » dans les « langues » les plus variées (du cinéma à la littérature)¹¹. Par contre, on sait bien qu'un des concepts les plus importants de la philosophie deleuzienne, beaucoup repris par la sémiotique, est celui d'*intensité*, lié au concept mathématique de *singularité* : selon René Thom, dans une singularité, un être global (un champ de discontinuité donné) se concentre en un point, en pouvant se reconstruire après par déploiement ou « désingularisation » (Thom 2010).

Nous avons présenté la dimension cognitive comme problématique à partir d'une critique de la question du rapport langage/monde. Le concept de « monde naturel », avec Greimas, nous paraît être l'un des possibles lieux de convergence. La question, nous l'avons vu, relève justement du niveau figuratif : il s'agit du problème des figures du monde, les *gestalten*, les figures par lesquelles – et grâce auxquelles – on perçoit le monde. Et à ce propos, Greimas (1983) nous donne une indication précieuse, les figures dont serait composé le monde naturel possèdent une double fonction :

- i) elles fonctionnent comme référents (intra- ou extra-discursif) ;
- ii) toutefois, et en même temps, « elles sont dans le monde pour dire autre chose qu'elles-mêmes ».

Le discours figuratif, continue Greimas, une fois « dé-référentialisé », devient capable de chercher des significations « autres », anagogiques.

L'intérêt, conclut Greimas, est donc l'aptitude de ce discours à « projeter une double référence, la première *en profondeur* » (création d'isotopies abstraites, thématiques), et l'autre « *en latéralité* (capacité de créer de nouvelles isotopies figuratives parallèles) » (*Idem* ; nous soulignons). Et tout cela conduit en direction des derniers travaux de Greimas, surtout vers les problèmes de l'esthétique (1987) et de la pensée parabolique.

Nous croyons pouvoir relier l'idée de cette double dimension du figuratif à ce que nous avons repris de Deleuze : à la question d'un langage, d'un discours qui se rend « minoritaire » et devient « expressif ». On approfondira la question de l'expressivité ci-dessous. À présent, il faut souligner qu'il n'est pas question de « couper » le langage – même le langage scientifique – en deux parties, ou fonctions, de façon naïve (le cognitif et le métaphorique). On le voit aussi grâce à la pensée de G. Deleuze : c'est le langage tout entier qui peut *devenir* métaphorique – poétique et *poiétique* – et ce, même dans une expérience scientifique. En ce qui concerne la sémio-linguistique, c'est la question de la rationalité figurative, du raisonnement figuratif qui est en jeu (Greimas 1987 ; cf. aussi Fabbri 1987).

Deleuze, par un tout autre chemin, arrive à une position bien connue mais de plus en plus importante : penser au langage, notamment à la littérature, comme à « un devenir » et à un procès qu'on pourrait appeler le « devenir étranger des langages » :

(la littérature) comme dit Proust y trace précisément une sorte de langue étrangère, qui n'est pas une autre langue, ni un patois retrouvé, mais un devenir-autre de la langue, une minoration de cette langue majeure, un délire qui l'emporte, une ligne de sorcière qui s'échappe du système dominant. (Deleuze 1994 : 15)

Nous retrouvons ici la célèbre idée de la « minoration » de la langue, de la littérature comme « énonciation collective d'un peuple mineur ». Celle d'un peuple imaginaire, utopique mais, en même temps, réel : il faut rappeler que Deleuze fait aussi référence à l'anglais « mineur » des ghettos noirs, étudié par le sociolinguiste Labov, qui mettrait « en état de variation » le « white english » (cf. Deleuze et Guattari 1980, chap. 4). Deleuze continue : « ou de tous les peuples mineurs, qui ne trouvent leur expression que par et dans l'écrivain », soit, pour Deleuze, Kafka, Lawrence ou Melville (Deleuze 1994 : 15). Et c'est justement Melville qui fait l'objet d'une analyse touchante. Dans *Bartleby l'écrivain*, la formule « I would prefer not to » (« je préférerais ne pas ») est la réponse de l'écrivain à une requête « normale » de son patron, après une longue activité fidèle. La formule, dit Deleuze, possède des variantes : « je ne préfère

pas », par exemple. Deleuze fait ici référence aux études de Ruwet sur la « formule agrammaticale » d'une série de variables grammaticales : une sorte de « construction-souffle, une limite ou tenseur », dit-il. Toutefois dans la « formule » de *Bartleby* tout se passe comme si malgré sa construction normale, « elle résonne comme anormale ». De plus, pendant la narration, chaque occurrence de cette formule donne lieu à une sorte de stupeur, à une sorte de croissance de folie (et de *tension*). À la fin on a comme « un trait d'expression » qui va proliférer sur lui-même, et contaminer les autres, les activités du Bureau, mais aussi « contaminer tout le langage », en créant, dit Deleuze, une « zone d'indiscernabilité », telle que même les personnages ne se distinguent plus (*Ibid.*, p. 89-98). On peut dire qu'il y a une sorte de réalisation utopique dans le langage : Deleuze pense à une sorte de communauté « virtuelle » dans la zone d'indiscernabilité, qui serait présente (mieux, qui *deviendrait*) dans toutes les œuvres de Melville (très proche, dit-il, de Musil de *L'Homme sans qualité*) ; mais il pense aussi à une idée de pragmatisme utopique américain, que l'on retrouve chez Thoreau et Jefferson, ainsi que chez Whitman et William James : là où s'annonce « le principe d'archipel et d'espérance » dans le rêve d'un monde perdu d'une communauté anarchiste et individualiste). Dans ce cas l'écrivain (*Bartleby*, mais aussi Melville) « [...] reste le porteur d'une énonciation collective » (*Ibid.*, p. 114).

Tout cela nous envoie à notre interrogation sur l'expression et l'immanence. Comment peut-on penser à l'immanence en tant que construction et expression de mondes possibles¹² grâce aux langages ?

3. Le devenir de l'immanence

Il y aura donc, à partir du parcours, même historique, proposé par Deleuze, une toute autre dimension de l'immanence : pas seulement celle d'une autonomie du domaine d'étude de la langue, pas seulement celle d'ordre méthodologique et épistémologique, mais aussi celle du déploiement des virtualités des langages, pris *eux-mêmes par eux-mêmes*. Dans un autre moment, bien connu, de la pensée contemporaine, Foucault (1966, chap. 3) donne la description d'une rupture, dans l'épistémè occidentale, qui se serait produite pendant le XVII^e siècle, grâce à laquelle il y aurait eu le passage d'un monde où « tout était en connexion avec tout », grâce à la conception de la *ressemblance* (similitude) et de la « *Sympatia Universalis* » (l'univers « pré-classique », selon Foucault, jusqu'à la Renaissance) vers le monde de la *représentation*. Un monde où le langage

et autres « systèmes de signes »¹³ peuvent se dédoubler en toute autonomie, libérés, comme dit Foucault, de tout le « fourmillement » du monde dans lequel la Renaissance les avait d'abord réunis. À partir de ce moment-là, les représentations s'ouvrent, elles-mêmes par elles-mêmes, sur un espace qui leurs appartient : c'est l'espace autonome de la rhétorique, l'espace *tropologique* (*Idem*) de l'âge « classique ». Mais, selon Foucault, un savoir prépare les conditions de sa crise, de son dépassement. Foucault parle des écarts, des failles qui sont laissées ouvertes dans une épistémè, et sur lesquelles de nouveaux domaines de savoir, de nouvelles disciplines se développent. Et c'est après la deuxième rupture – celle du XIX^e siècle, qui conduit selon Foucault à l'âge moderne –, à partir de la conscience de l'écart entre monde et représentation, que le problème des conditions mêmes de la représentation commence à prendre consistance : c'est l'ouverture de l'espace critique¹⁴. Tout cela conduit à l'élaboration de savoirs locaux, par des questions non plus du type « qu'est-ce que la richesse, la valeur ? » – l'économie politique –, mais du type « quelles sont les conditions de la production ? ». Même question pour les sciences de la vie, et finalement pour le langage, en envisageant non plus le discours en tant qu'espace de représentation, mais par l'étude de ses conditions (le langage) et de ses différences « horizontales » (les langues) : c'est la naissance de la philologie avec l'ouverture de tout un champ de réflexion philosophique¹⁵. Il est important de rappeler ici un fait que Foucault met en évidence : en appartenant à la même épistémè, tous ces domaines de savoir ne cessent de se croiser entre eux, en tant que modes de formation des concepts. C'est le cas, par exemple, du concept de *fonction* pour ce qui concerne les sciences naturelles et la biologie. Un tel concept devient de plus en plus important dans les sciences du langage aussi. Il en a été de même pour la *valeur* : concept qui devient purement « différentiel », à partir de la transformation des études économiques, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. En devenant, de quelque façon « abstrait » et différentiel, il pourra également être « englobé » par la linguistique¹⁶. Il faut rappeler à ce sujet que, pour Foucault, les grands modèles de savoir dans l'épistémè de la finitude – la vie (biologie), le travail (économie), le langage (la philologie et après la linguistique), *traversent tous les domaines de la connaissance*.

On aura alors une sorte de double mouvement pour ce qui concerne les sciences humaines naissantes (*Ibid.*, chap. 10). D'un côté, cette structure « à failles », par superpositions, permet l'apparition de nouvelles zones de recherches, de nouvelles disciplines, d'où pourra dériver un *modèle intrinsèquement interstitiel des sciences humaines* (Foucault affirme

qu'un espace de translation serait constitutif des sciences humaines) ; d'un autre côté, un tel mouvement conduit à une sorte d'« unification du champ » : la recherche des « profondeurs », des « fondations dernières ». Un tel changement de perspective relève, selon la thèse de Foucault, soit de « la naissance de l'inconscient » soit, aussi bien, de la création des « profondeurs » du langage et des textes. Par ce procès aura donc lieu une sorte de « surélévation par paliers » du transcendantal, lequel s'est toutefois *renversé* « de haut en bas » ; un procès de changement qui intéresse aussi la sémiotique.

4. De l'immanence des langages à l'imminence de la temporalité

Pour ce qui concerne les sciences du langage, la sémiotique, à partir de son acte fondateur (le « devenir autonome » du domaine des phénomènes langagiers et la délimitation méthodologique des sciences du langage) est évidemment plongée dans la pensée de l'immanence, laquelle a pour origine ce que Foucault appelle l'« analytique de la Finitude » (Foucault 1966, chap. 10-11). Une telle rupture peut être définie, selon la célèbre expression de Foucault, comme le *renversement du transcendantal* sur soi-même. « L'homme de la Finitude » – nous dit Foucault – est un « étrange allotrope » empirico-transcendantal : il s'agit de faire émerger les conditions de la connaissance à partir des contenus empiriques qui se donnent dans la connaissance même (des « formes concrètes de l'existence finie »). On aurait donc, dans la modernité, non seulement une opposition classique entre immanence et transcendance, mais aussi, par rapport au transcendantal, un bouleversement, peut-on dire, « en immanence ». Où se trouve la possibilité de la vérité dans une telle dimension ? D'un côté, dans le corps, d'un autre côté, dans le discours, répond Foucault. Et même ici, si nous pensons aux directions de recherche qu'ont pris certains secteurs des sciences humaines (on peut le voir ci-dessus), on est en présence d'une véritable prophétie. Ou mieux : on pourrait parler de la réapparition d'une pensée qui se pose, si nous revenons à Deleuze, comme un véritable « contre-chant » de la pensée occidentale : des stoïciens à Spinoza, de Spinoza à Nietzsche, et finalement à la littérature contemporaine ; tout cela avec des variations, des insertions d'autres thèmes, comme celui d'une théorie de l'événement (grâce à Leibniz, Whitehead, Bergson ; cf. Deleuze 1985 ; 1988)¹⁷.

Foucault, en anticipant beaucoup de critiques d'aujourd'hui, parle du fait qu'un tel procès, en ce qui concerne les sciences humaines, n'est pas encore complété. L'analytique de la Finitude, qui montre que « le

fondement des déterminations sont les déterminations mêmes », pose aussi la question du temps. Si l'histoire est, selon Foucault, l'autre coordonnée, avec l'inconscient, de la dimension de la Finitude, une telle histoire prendra en charge une conception du temps lui aussi *plié sur lui-même* : l'origine de l'homme étant à repérer dans les conditions mêmes d'existence. N'étant ainsi plus possible une origine lointaine de la connaissance¹⁸, une telle origine se présente dans une *continue répétition dans le temps* et crée ce que nous pouvons appeler la « faille » de l'*imminence*. Pour finir, Foucault présente une idée suggestive à propos du rapport temporalité/spatialité : dans la Finitude, la dimension spatiale consentirait à penser la temporalité, à connaître le temps en tant que « succession », « accomplissement », « origine » et « retour ». Pouvons-nous parler ici, en tant qu'hypothèse de travail, d'une « aspectualité profonde » de la modernité ? Il nous semble important d'éclaircir la portée d'un tel passager, selon lequel l'immanence écarterait les dualismes classiques tel que nominalisme/réalisme ou idéalisme/empirisme. Il s'agit de rompre avec un certain type de dualisme et d'essayer de parcourir d'autres chemins un peu plus cachés. L'idée d'en finir avec ce dualisme est aussi de Lévi-Strauss, qui affirme :

[...] les sciences naturelles et les sciences humaines concurrent toutes deux à discréditer un dualisme philosophique dépassé. Idéal et réel, abstrait et concret, « emic » et « etic » ne peuvent plus s'opposer l'un à l'autre. Ce qui est immédiatement « donné » n'est ni l'un ni l'autre mais quelque chose qui reste au milieu, et déjà codifié par les organes sensoriels et le cerveau. (Lévi-Strauss, cité par Jakobson et Waugh 1984 : 50-51)

Une telle idée est du reste en partie présente dans la proposition épistémologique de Latour : comme on l'a vu, on pourrait penser à une espèce d'épistémologie des « objets hybrides », qui « sont à la fois réels, discursifs et sociaux » (Latour 1999 : 87). Il faut donc penser au domaine de la production du discours non plus comme quelque chose d'homogène, de donné, mais plutôt comme champ dynamique d'interventions, de transformations : comme une instance de production du sens¹⁹ (Greimas et Fontanille 1991 : 11-12 ; Fontanille 2003). En supposant, peut-être, que le parcours génératif n'est plus considéré en tant que modèle linéaire et unidimensionnel, mais comme un labyrinthe à plusieurs paliers, avec des « allers » et des « retours » : c'est le cas d'opérations, par exemple, comme la potentialisation²⁰, qui constitue une sorte de « rhizome »²¹ génératif, mais pensons aussi, d'autre part, aux discours comme « socialisés », lieux d'exercice stratégiques du pouvoir²².

5. Passages d'immanence

En ce qui concerne le problème de l'immanence dans le cadre des théories sémiotiques de ce siècle, il semble nécessaire de revenir, évidemment, à la pensée de Hjelmslev. C'est lui-même qui, en posant pour la première fois de façon explicite le problème de l'autonomie scientifique et méthodologique des sciences du langage, dépasse, on le sait, un certain « psychologisme » et une conception de la signification encore « mentaliste » chez Saussure (cf. « L'image mentale », dans Zinna 1991). La nouveauté de ce développement réside dans la conception de la méthode et de la théorie du langage. À ce propos, Hjelmslev nous propose l'idée la plus importante de son travail : le principe d'immanence. Il nous semble important de s'arrêter un moment sur ce point, même s'il s'agit d'un des passages les plus connus de la théorie sémiotique contemporaine : « Répudiant l'attitude transcendantale qui a prévalu jusqu'ici, le théoricien du langage poursuit une connaissance immanente de la langue en tant que structure spécifique qui ne se fonde que sur elle-même (Hjelmslev [1943] 1968 : 35).

On peut bien parler chez Hjelmslev d'un principe d'immanence « méthodologique » et « opérationnel » (voir, pour une discussion, Zinna 2008 ; Bondi 2011 ; Montanari 2012). On parle d'autonomie de l'objet du point de vue scientifique et méthodologique. Sous l'impulsion principale de Hjelmslev, cette autonomie se présente comme la capacité de construire une méthode indépendante pour l'étude du langage. Si l'on peut penser qu'une telle autonomie est l'évolution la plus typique des disciplines scientifiques, on retrouve chez Hjelmslev tout un travail théorique et métathéorique duquel les commentateurs et exégètes soulignent beaucoup plus l'importance pour son héritage épistémologique que linguistique (cf. Zinna 1986 ; 2008). Toutefois on peut dire qu'il s'agit déjà d'une épistémologie à « orientation opérationnelle ». À ce propos, on peut rappeler la connexion avec l'autre principe épistémométhodologique de Hjelmslev : le « principe d'empirisme ». Il présente une exigence méthodologique qui demande d'aboutir à des résultats conformes aux « données de l'expérience ». La théorie construirait donc des objets appropriés par rapport à ses définitions. Cette dernière est une conception qu'on peut appeler « constructionniste », dans le sens toutefois d'un constructionnisme « logique » : plusieurs chercheurs soulignent son importance pour l'ensemble de la théorie hjelmslévienne (Zinna 1986 : 81). Une telle caractérisation dériverait, selon Zinna, des lectures de travaux de logique et de « logistique », notamment ceux de Carnap, entreprises par Hjelmslev. La ligne la plus connue, celle, d'une

certaine façon, « officielle », est celle qui pose un immanentisme tel qu'il implique un constructivisme logique, et un formalisme. Il est important de souligner, encore une fois, à quel point un tel « constructivisme logique » (ou constructionnisme) est strictement lié à une conception immanentiste qui renverrait à un immanentisme « méthodologique » et « épistémologique ». Et cela en relation à la définition même des sciences du langage et de leur objet : « l'objet de la linguistique étant la forme (ou la langue en sens saussurien), tout recours aux faits extra-linguistiques doit être exclu, parce que préjudiciable à l'homogénéité de la description » (Greimas et Courtés 1979 : 181).

6. Réactions critiques

À partir des années 80 (cf. Fontanille 1992 : I) on a eu une sorte de réaction à la conception traditionnellement immanentiste, selon Fontanille, grâce surtout aux « ontologies régionales » de René Thom et de Jean Petitot. La question est encore la même : qu'est-ce que la réalité de la sémiotique ? Dans un article qui nous donne une très large perspective de la problématique, Jean-Claude Coquet (1991) pose la question en évaluant la perspective théorique qui a caractérisé le développement des sciences du langage, à savoir le fait que « La langue est un objet abstrait où seules comptent les relations entre les termes ». Ceci est le principe d'immanence, le principe qui, selon Coquet, en accord avec l'opinion courante, a fondé la linguistique et la sémiotique moderne. L'opposition entre une sémio-linguistique « immanentiste » et une idée de réalité considérée comme naïve apporterait l'élément discriminant pour en fonder la scientificité. Mais, se demande Coquet, « quel que soit l'extension du principe d'immanence, est-il ou non nécessaire de réserver une place à la "réalité" » ? (Coquet 1991 : 23). D'un côté il y aurait une ligne à tendance « logistique » (Hjelmslev, pour Coquet, en quête d'une « algèbre immanente aux langues »), dont on ne peut que constater l'importance fondamentale pour le développement de la sémiotique greimassienne même. D'un autre côté, il y a la nécessité d'une « science linguistique intégrant "le matériel concret" », ce que Coquet rattache à la conception de Troubetzkoy et des Pragoï, en particulier Jakobson et Brøndal, s'opposant à Saussure et invitant l'analyste à « substituer à (une) construction simpliste et artificielle l'idée dynamique d'un code diversifié, convertible et adaptable aux différentes fonctions du langage et aux facteurs d'espace et de temps, tous deux exclus de la conception saussurienne » (*Idem*). Au-delà des problèmes d'interprétation saussurienne – il y a des auteurs qui

soulignent que dans l'oeuvre de Saussure, il y a déjà les germes d'un « dynamisme structural » (cf. Cl. Zilberberg, dans Zinna [éd.] 1986) ou avec la redécouverte plus récente des manuscrits saussuriens inédits –, c'est l'opposition formalisme-matière qui est ici prioritaire, et qui pose des problèmes. J.-Cl. Coquet souligne que Brøndal, « allié de Jakobson » bien qu'appartenant à l'école de Hjelmslev, propose, « à l'encontre » de ce dernier, d'introduire dans la linguistique, et la sémiotique, des « catégories réelles » (Coquet 1991 : 25 ; cf. aussi Coquet 2008). Ce qui est intéressant, selon Coquet, c'est que Brøndal associe le concept de *référence* à celui de *prédication*, très proche de l'idée « d'acte syntagmatique fondamental » ou « d'acte créateur de la phrase » de l'École de Prague. L'idée est celle d'un mouvement ; il y a la nécessité, perçue chez Brøndal, de relever un élément qui n'est pas présent dans les analyses « logicistes » : le rythme, le mouvement, en d'autres termes, une composante spatiale. Si le rythme logique de la phrase est un concept de Brøndal, l'idée d'une composante spatiale « profonde » dans le langage est aussi présente chez Jakobson, surtout dans ses derniers travaux, en particulier avec Linda Waugh (Jakobson et Waugh 1984 ; cf. aussi Fonagy 1993)²³. Ce concept de motivation possède toute une série de liaisons avec les travaux de la linguistique cognitivo-anthropologique américaine, dont on a parlé ci-dessus. Mais, au-delà de ces dernières positions, en quoi consiste le problème ici posé par le courant plus « réaliste » ? Où se trouve « l'acte créateur de la phrase » ? L'hypothèse qui vient d'être explicitée, à partir d'une certaine ligne de pensée philosophique (surtout à partir de Deleuze), fait encore de l'immanence la dimension dans laquelle tous les phénomènes de langage peuvent être saisis. Si, par exemple, P. Ouellet (1992) propose de réorienter la question d'une réalité sémiotique en direction du concept husserlien de *noème* – en reprenant donc, en quelque sorte, une idée d'intentionnalité comme « acte fondateur du sens », une des positions les plus critiques par rapport à une idée d'immanence semble être celle de J. Petitot (1985 ; 2011). Ce dernier propose d'orienter la recherche, après avoir travaillé sur la mathématique qualitative catastrophiste, en direction d'une construction de « schématismes topologiques » et, après, morpho-dynamiques. Ces schématismes ne devraient pas seulement servir de modèle « de simulation » de la génération du sens, mais aussi de lui donner une consistance, et l'éventuelle possibilité d'« implémentation » sur un substrat physique ou informatique, à une conception de structures en tant qu'entités auto-organisées et émergentes, en vue d'une « naturalisation » de la sémiosis : le sens émergerait des substrats physico-mathématiques.

7. Immanence radicale comme réponse aux schématismes

Une telle conception comporte certes des problèmes « internes », comme l'affirme Petitot en ce qui concerne par exemple la question de l'apparition d'une syntaxe. À ce propos, des références aux modèles « à attracteurs » sont faites dans la recherche sur le connexionisme et les « réseaux neuro-naux ». Au-delà de cela, il y a un point de divergence par rapport à ce que nous avons considéré comme la « pensée de l'immanence ». C'est l'idée de considérer des modèles qui, bien que paraissant « incarnés » (*embodied*), sont tout à fait transcendants. Au contraire, en ce qui concerne une pensée de l'immanence, nous sommes plongés, selon Deleuze, dans une réalité pour laquelle nous n'avons pas besoin de « modèles » qui « établissent » la réalité du sens: il « suffit » – d'une façon paradoxale – de « les désimpliquer ». C'est l'exemple du sonnet de Michelangelo: la sculpture est déjà prise dans le bloc de marbre, il suffit de la libérer. Il est vrai aussi que Petitot (1985) a considéré la pensée de Deleuze comme fondamentale par rapport aux bases d'un structuralisme « dynamique »; toutefois nous croyons qu'il y a, dans les deux positions, une différence dont nous avons déjà parlé; et une autre lecture possible de la pensée deleuzienne.

Prenons des exemples des bien connues modèles « topologiques » selon Deleuze et Guattari (1980): c'est le désert, le patchwork (le *quilt*), la couverture des pionniers de la Frontière américaine, inspirée par la tradition des natifs, ou le feutre des nomades de la steppe (en tant que passage « du lisse au strié »). En général, c'est le Territoire, et la vie concrète, avec toutes ses dynamiques qui le traversent et le transforment (telles que les fonctions de territorialisation, ou de dé-territorialisation; *Ibid.*, chap. 3). Les « modèles » pour Deleuze et Guattari, on le sait, sont vraiment « incarnés » (*embodied*), mais non seulement dans l'environnement, dans le milieu physique, mais aussi dans le *milieu* éthologique et anthropologique. En ce qui concerne cette idée d'« incarnation », il y a, dans les derniers travaux de Deleuze, et de Deleuze et Guattari, une critique à cette conception « carniste », comme ils le disent: Deleuze et Guattari considèrent certaines des dernières directions de la phénoménologie (certaines positions de Merleau-Ponty) pas seulement « à risque d'ontologie » mais relevant d'une sorte de « mysticisme », si l'on peut dire. Ils proposent, par contre, une sorte de pragmatique de l'espace et du temps (un devenir, événements) dans lesquels *on habite, mais en transformant les propres espace-temps et ses propres maisons*. Contre la « chair » vient justement comme « métaphore fondatrice » celle de la maison :

La chair n'est que le thermomètre d'un devenir. Trop tendre est la chair. Le deuxième élément, c'est moins l'os ou l'ossature que la maison

(ou un équivalent, une source, un bosquet). Or, ce qui définit la maison, ce sont les « pans », c'est-à-dire les morceaux de plans diversement orientés qui donnent à la chair son armature: avant-plan et arrière-plan [...]. (Deleuze et Guattari 1991 : 169-170)

Même en prenant en charge les critiques de la conception immanentiste, on voudrait néanmoins essayer de suivre une autre ligne de pensée. Ligne qui radicalise le concept d'immanence, avec la connexion non plus avec la question du formalisme, mais avec celle de l'*expressionnisme*: une autre ligne possible de développement qui sache naviguer entre le Charybde d'un réalisme « réchauffé » et le Scylla d'un formalisme: ou encore mieux, changer de route. Si l'une des « utopies » de la jeune sémiotique était de faire de la philosophie avec de nouveaux moyens, pourquoi ne pas essayer de donner aux questions les plus anciennes des termes nouveaux ? Le parcours qu'on voudrait retracer ici est donc celui d'un *immanentisme radical*. Un immanentisme qui ne se soucie guère du formalisme, et se joint plutôt à un concept, comme on le verra, d'expression, qui ne propose ni une ancienne vision de la réalité à « purifier » par la médiation du langage, ni même une autonomie présumée du langage (et/ou des textes): en d'autres termes un immanentisme qui ne cherche plus une « forme de réalité » immanente *aux* langages, mais plutôt *dans* les langages. Comme le dit G. Deleuze, chaque fois qu'il y a quelque chose qui est immanent à, on a déjà l'« odeur » du transcendantalisme. L'idée est que l'on est plongé dans une réalité – le monde naturel de A. J. Greimas ? (cf. ci-dessus: nous sommes en train d'essayer de développer ce parallélisme) – et que cette réalité est saisissable seulement en « état d'immanence ». En d'autres termes, elle s'exprime avec ses « propres moyens ». On peut faire l'hypothèse qu'on est face à un monde intrinsèquement dynamique et bifurquant. Dynamique car il est composé et traversé par des procès (tels que ceux exemplifiés ci-dessus, par Deleuze et Guattari). Bifurquant, puisqu'on y trouve des constantes et de véritables « formations »²⁴, passages et transformations entre les niveaux d'expression et du contenu, avec création d'« isomorphismes » et d'« hétéromorphismes » (Deleuze et Guattari 1980, chap. 3). Afin d'essayer d'illustrer cette question, nous employons, en le modifiant, un schéma proposé par A. Zinna (Marsciani et Zinna 1991 : 22 ; Zinna 1991).

Un tel schéma essaie de proposer l'énonciation en tant que procès, et « lieu » effectif des instances productrices de la sémosis. Chaque acte de langage – et Deleuze et Guattari proposent une réélaboration des théories des actes de langage et d'énonciation²⁵ – « implique une sémosis », pour Greimas et Courtés (1979), dans le sens où « il produit des signes ».

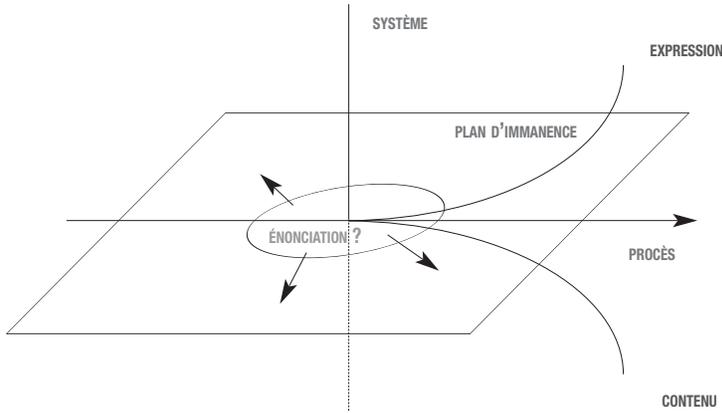


Fig. 1: Graphe élaboré à partir de Culioli et Zinna

On pourrait donc penser au plan d'immanence comme un lieu, un « environnement », ou un milieu de la production de la sémiotique. Deleuze parle du plan d'immanence non pas comme d'un concept ou d'une catégorie, mais comme « l'horizon des événements possibles » (cf. Deleuze et Guattari 1991 : 39 ; cf. aussi ci-dessus, note 19). Pour ce qui concerne l'idée d'un horizon « des possibles » (au-delà des suggestions métaphoriques provenant peut-être de l'astrophysique), il y a là des liens – bien qu'encore en termes de suggestion –, avec les travaux de A. Culioli sur l'énonciation (même si seulement linguistique), là où il parle du « domaine notionnel » d'un terme :

[...] en fin de compte un terme ne renvoie pas à un sens, mais renvoie à un *domaine notionnel*, c'est-à-dire à tout un ensemble de virtualités. Tout le travail métaphorique porte en grande partie sur cette propriété fondamentale de l'activité symbolique à travers l'activité de langage, et qui est la plasticité (on a stabilité, c'est pour cela que les mots sont aussi des étiquettes, mais d'un autre côté on a déformabilité). (Culioli 1990 : 86-88).

Culioli, juste après, pose le problème du centre organisateur d'un tel espace. Toutefois, dit-il, s'il y a un espace et un centre d'organisation, il y aura aussi une *frontière*. Le concept de « centre organisateur », dit Culioli, est intéressant pour la sémio-linguistique et les études cognitives par rapport au concept de *type*. Toutefois que se passe-t-il si nous « prenons la direction » de l'extérieur ? On aura donc une *frontière*: lieu où quelque chose n'est ni extérieur ni intérieur. Ainsi, dans l'exemple de

Culioli, à propos des propriétés d'un domaine notionnel (P) : là où *P* n'est plus totalement *P*. Cela présente également un intérêt dans l'optique d'une sémiotique de la culture plus générale (cf. Lotman 1994), en considérant ces frontières comme des « filtres sémiotiques », selon l'expression de Lotman, qui traduisent l'extérieur (nature, autres cultures, autres langues), et qui tolèrent aussi certaines « invasions ». Mais la question présentée par Deleuze, d'un devenir autre – *étranger* – des langages, se propose ici de nouveau : un devenir autre aussi bien par déformation interne que par « invasion », par transformation graduelle que par explosion (Lotman 1993). Il faudrait étudier ces types de dynamiques notamment en ce qui concerne l'approfondissement de la question de l'immanence – en ce qui concerne son « plan » – en tant que « lieu », ou mieux, en tant qu'ensemble de stratifications de « matériaux culturels » plus hétérogènes.

C'est à partir d'une analyse de la philosophie de Spinoza que Deleuze propose, on le sait, le concept d'immanence, en stricte liaison avec le concept d'expression, où immanentisme et expressionnisme constituent deux mouvements de pensée : il s'agit là de toute la conception philosophique de Deleuze. Selon lui, une appréhension de la connaissance en tant qu'« espèce d'expression » se développe chez Spinoza : « il est certain que tous les êtres de la nature enveloppent et expriment le concept de Dieu » (Deleuze 1968 : 10). Il y a, chez Spinoza, une opposition, dit Deleuze, entre une conception « émanationniste » et l'immanentisme. On ne peut pas traiter ici cet approfondissement proprement philosophique, même si la question demeure fondamentale : nous voudrions suivre, dans le travail de Deleuze sur celui de Spinoza, le parcours de rupture avec la conception émanationniste. Cette dernière découle de toute la tradition platonicienne et néo-platonicienne, selon laquelle il existe un principe de causalité – Dieu, le Principe, la Forme, les essences de la réalité – d'où prend ses origines la chaîne des êtres, ou le sens du monde. Et cette rupture se fait justement en direction de la conception immanentiste. Pour Deleuze, en résumé, l'idée selon laquelle la substance du monde s'exprime par elle-même est importante puisque, d'une telle façon, Spinoza peut renverser le vocabulaire de la scolastique. Deleuze commente ainsi : « les attributs sont comme des points de vue sur la substance » (*Idem*). En partant de ces idées on peut établir un simple schéma afin de mieux illustrer cette problématique, tel que présenté en figure 2.

À ce propos, nous voulons essayer d'ébaucher une possible liaison qui nous mènerait de Spinoza à la sémiotique grâce à Deleuze. Il y a là une conception très moderne de la question des « attributs » : on aurait donc de véritables « opérateurs » (des proto-observateurs ?) immanents, dans la

substance même du monde, qui « s'installent » dans le monde (et dans le discours, dirait-on aujourd'hui) pour permettre la connaissance même ; en somme. de véritables « sujets cognitifs ». « Les démonstrations », dit Spinoza, « sont des yeux de l'esprit par lesquels nous percevons »²⁶. On trouve ici – croyons-nous – une anticipation de la plus radicale conception immanentiste du savoir et de la perception. Il y a là un autre point très important : dans le schéma que nous avons proposé à partir du texte de Deleuze, nous voudrions souligner en premier lieu la réversibilité entre exprimé et expression, ce qui implique une immanence de l'exprimé dans l'expression. Pour le sémioticien il y a là, évidemment, quelque chose de familier : nous avons, avec une substance, un niveau de l'exprimé et un niveau d'expression. Ce n'est pas par hasard, on le sait, que Deleuze donnera une interprétation – hétérodoxe bien sûr – de Hjelmslev en l'appelant « l'obscur prince spinozien » (voir, à propos de cela, le commentaire de Fabbri 1997). En réalité, nous ne savons pas si Hjelmslev a été un lecteur de Spinoza (les experts de Hjelmslev émettent des doutes à ce propos). Nous croyons en tout cas qu'à partir des écrits de Deleuze (et de Guattari, dans ce cas-là), cette interprétation peut être éclaircie et évaluée comme plausible et enrichissante.

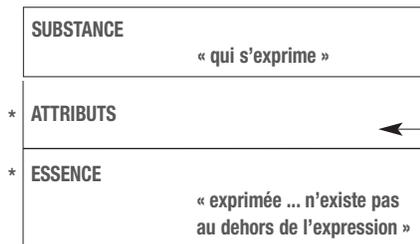


Fig. 2 : Diagramme élaboré à partir de Spinoza

Toutefois, il est important de souligner que, jusqu'à nos jours, l'oeuvre de Deleuze a été partiellement sous-estimée par la sémiotique, au moins en terme d'épistémologie et en ce qui concerne sa conception de l'immanence, même s'il existe des exceptions, et qu'elle a été, il faut le dire, partiellement redécouverte ces dernières années. Selon Cl. Zilberberg, qui fait référence à certaines idées de Deleuze (cf. Zilberberg 1998 ; 2006 ; Fabbri 1997), « [...] pour la sémiotique la réalisation est *multiple*, différentielle, arbitraire, relativement imprévisible. [...] On *comprend le réel* tandis qu'on *explique le réalisable* ». De plus, la sémiotique « se donne pour objet le réalisable [...] » : le « potentiel » pourrait-on dire. Zilberberg

continue en se référant au Hjelmslev des *Prolégomènes*: « La sémiotique place le “-é” dans la dépendance du “-able” » (Fontanille et Zilberberg 1998: 73). Herméneutique *vs* sémiotique: nécessité de la nécessité *vs* nécessité de la contingence (nous dirons plutôt: *immanence* et *contingence*). « Il faut donc – pour continuer avec Deleuze – que le sens commun se dépasse vers une autre instance, dynamique, (...toutefois) la manifestation de la philosophie n'est pas le bon sens, mais le paradoxe » (Deleuze 1993: 293). La tentative d'intégrer une « instance dynamique » en sémiotique a constitué l'une des principales directions de recherche de ces dernières années. À propos d'une telle recherche en vue d'une « dynamisation des systèmes et des structures », Cl. Zilberberg nous met en garde: il y a un structuralisme « dynamisé » qui reste malgré lui « canonique ». Finalement, on peut rappeler ce que dit Deleuze: une correspondance de rapports ne fait pas un devenir.

8. Le potentiel d'immanence: à partir de Greimas.

Dans le parcours de recherche de Greimas, le concept d'immanence est présenté en premier lieu dans *Sémantique Structurale* à propos de l'opposition immanence/manifestation, et de la possibilité d'observer les « éléments ultimes de la signification », « en immanence aussi bien qu'en manifestation », en considérant « l'univers sémantique dans sa totalité » (Greimas [1966] 1986). Plus globalement, Greimas pense, d'un côté, à l'immanence comme à un niveau de construction « hjelmslévienne » de l'objet théorique ; d'un autre côté à la manifestation comme à un lieu de « convergence et de réalisation dans le discours manifesté du plan d'expression et du plan de contenu » (*Ibid.*, p. 103-104). De plus, Greimas, en partant de « la classique opposition » du *système immanent* et de la langue saisie comme *procès manifesté*, affirme que: « l'univers de l'immanence et l'univers de la manifestation, [...] ne sont que deux modes d'existence différents de la signification » (*Idem*), et que l'univers immanent « a été postulé comme pouvant rendre compte de l'univers manifesté ». Ce dernier serait l'univers de la manifestation discursive, ou mieux encore l'ensemble des pratiques d'action et « de fabulation ». Un tel univers serait donc caractérisé par différents « modes de manifestation » (pratique, mythique), et serait organisé selon diverses catégories (actantielles, relatives aux prédicats), qui l'organisent en divers micro-univers (*Ibid.*, p. 127-128). Enfin, « tout texte » dit Greimas, « est à la fois *permanence* et *diachronie* », et cela à travers « les strates hiérarchiques des structures et leur durée » (*Ibid.*, p. 149). Un autre point crucial de la réflexion greimassienne à ce propos figure dans

Du Sens, où il utilise la métaphore de « l'écran de fumée » – l'univers du sens – juste devant lequel on a « une toile d'araignée » qui représente « [...] les écarts différentiels », qui « par conséquent, ne sont pas donnés immédiatement dans cette "substance" » (Greimas 1970: 9). Et dans le *Dictionnaire*, les auteurs ajoutent une spécification à caractère épistémologique et relative aux « modes d'existence » des structures sémiotiques. Encore une fois les « deux points de vue » sont soulignés. Mais il y a une autre spécification, qui sera aussi développée dans *Du Sens II*, à propos des modalités véridictives. La question relève du « carré de véridiction », (et aussi, comme on le verra, celui de la contingence) :

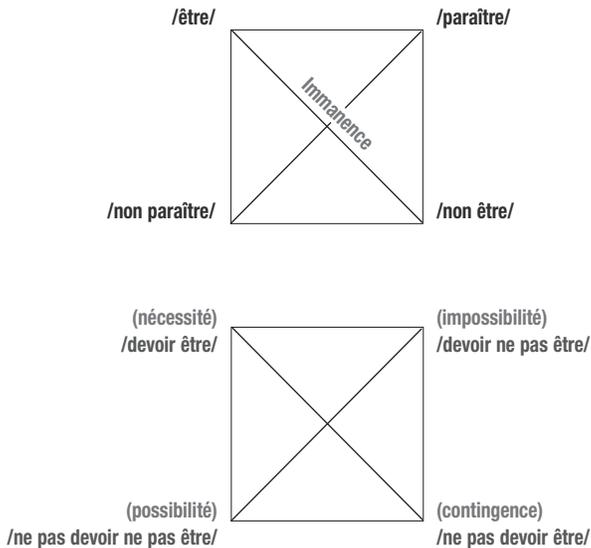


Fig. 3: Carrés de l'être, du possible, de la contingence et de l'immanence

L'important est ici « l'axe de l'immanence », dans les deux axes de la catégorie de la véridiction (l'autre étant celle du paraître, axe de la manifestation). L'auteur conclue que les deux axes, à savoir manifestation *vs* immanence, pourront donner lieu, par des investissements de valeurs, à des interprétations comme : superficiel *vs* profond (qui a affaire à la linguistique) ; manifesté *vs* latent (en psychanalyse) ; phénoménal *vs* nouménal (en philosophie) (Greimas 1983: 71-73). Cette dernière « ouverture », compte tenu de toutes les précautions recommandées par Greimas, est

importante pour notre discours : il y a la possibilité d'écarter l'opposition formalisme et immanentisme afin d'explorer la piste d'un « être en immanence » :

[...] l'objet de la sémiotique est phénoménal et paradoxalement « réel » en même temps ; du point de vue de l'instance *ab quo*, l'existence sémiotique des formes est de l'ordre du « manifesté », la manifestation étant l'« être » soupçonné et inaccessible ; du point de vue de l'instance *ad quem*, les formes sémiotiques sont immanentes, susceptibles d'être manifestées lors de la sémosis. (Greimas et Fontanille 1991 : 11)

À partir de cela, nous aimerions souligner deux questions. La première est celle qui concerne « la modalisation de l'être ». Greimas (1983 : 80-81 et 94-96) pose ici la question de ce que nous pouvons appeler la « modalisation de l'immanence ». Il y a les modalités aléthiques, avec tout le domaine de combinaisons entre /devoir-être/ et /pouvoir-être/, et avec la « production » de la contingence. Toutefois, il est important pour nous de pouvoir remarquer une réflexion sur le problème de la *contingence* en tant que caractérisation de sujets d'état, si l'on peut dire, en tension par rapport au temps et à l'action²⁷, ou mieux en fonction des attentes d'action. Nous préférons condenser ici ces concepts, quitte à risquer la confusion, pour remarquer la coprésence – par exemple en ce qui concerne les phénomènes qui ont affaire à l'« attente » ou à la « nostalgie » – des domaines du passionnel-tensif, du temporel, et du modal.

On trouve ici la dernière ligne de recherche concernant la question de l'« *immanence du sensible* » (cf. Greimas 1987). Ce serait pour nous le parcours, encore à approfondir, d'une autre liaison entre pensée de l'immanence expressionniste (Deleuze) et théorie sémiotique. Greimas affirme, dans *De l'imperfection*, qu'il se passe comme si, dans la vie quotidienne, *il arrive quelque chose*, à un certain moment, comme si une fracture, une faille se produisait. Quelque chose d'insaisissable du point de vue cognitif. Quelque chose qui n'est donc pas encore objet pour un sujet. Et c'est pour cela, continue Greimas, que ce « quelque chose » a affaire au plan sensoriel, son appréhension relève de ce plan-là : une sorte d'« appréhension » de l'immanence. Pour finir, il affirme aussi que les ordres sensoriels sont distribués en strates de profondeurs²⁸. Toutefois « profondeur », dit-il, signifie surtout « intimité ». Tout cela, ajouterons-nous, semble donc conduire encore une fois au problème de la manière selon laquelle l'immanence s'exprime, de savoir comment, d'après Deleuze, l'immanence devient expressive et l'expression est immanente en tant qu'intensité, c'est-à-dire rupture, changement qualitatif, dans les procès d'invention du sens.

Notes

- 1 Pour des travaux critiques et anthologiques sur les études littéraires américaines cf. EAGLETON (1994); FORTUNATI ET FRANCI (ÉDS 1989: 41) *et passim*. Mais, cf. aussi les travaux de STEPHEN GREENBLATT, et la revue *Representations* du côté de la reprise d'un « *new historicism* »; histoire des mentalités et anthropologie interprétative de CL. GEERTZ, cf. FORTUNATI ET FRANCI (1989: 296-301); GREENBLATT ET GUNN (ÉDS 1992).
- 2 Sur les positions de Rorty, cf. RORTY (1982 et [1979] 1986), et sur son adhésion aux positions théoriques de la philosophie analytique, en particulier de Davidson, cf. RORTY ([1967] 1992). Pour une autre évaluation critique, cf. aussi HACKING ([1983] 1987: 75, éd. it).
- 3 Cf. VATTIMO ET ROVATTI (1985); FERRARIS (1989) dans FORTUNATI ET FRANCI (ÉDS 1989).
- 4 Pour une mise en évidence et évaluation des différentes positions dans le débat contemporain, cf. encore une fois HABERMAS ([1988] 1991), en particulier à propos de l'influence wittgensteinienne, et du rapport entre les positions de Rorty d'un côté et celles de Putnam de l'autre, en tant que « variantes du contextualisme », comme le dit Habermas.
- 5 À propos de ce concept, KUHN (1979) pose l'exemple de termes pour lesquels une « référence au monde » n'est pas évidente à cause d'ambiguïtés, etc. Il y a donc, dans ces cas-là, la nécessité de connaître la « relevance », la spécificité d'un signifié, d'un concept donné par rapport au contexte d'utilisation. Pour une exploration du concept de relevance et de variation du contexte, cf. SPERBER ET WILSON (1986).
- 6 Pour une définition, cf. GREIMAS ET COURTÈS (1979). C'est P. Fabbri qui critique l'idée de « référence aveugle » en soulignant l'importance de l'idée de monde naturel: « On n'a pas un monde aveugle; le monde possède déjà une signification, le monde est déjà signifié parce qu'il rencontre directement la perception du sujet » (FABBRI 1990: 28, notre trad.).
- 7 Cf. aussi JAKOBSON ET WAUGH (1979: 43): « "Grumeaux" de fonction émotive, comme les interjections, tendent à utiliser sons et cumulations autrement inusuels pour une langue donnée ou pour la langue en général ».
- 8 C'est M. Guérin, philosophe proche, pour certaines questions, de Deleuze, qui parle de l'Affect comme de quelque chose qui « émeut » la pensée, d'une « insupprimable affectivité »: le réel « affecte » le sujet, en une sorte d'« ébranlement » de la pensée. La pensée, affirme-t-il, s'occupe du réel car il en est « pré-occupé »: en attente, *vorbereitet liegt*, dit-il en reprenant Kant (GUERIN 1992: 33).
- 9 Nous nous permettons de faire référence, pour une reconstruction plus générale, à MONTANARI (2012).
- 10 Pour les définitions, cf. DELEUZE ET GUATTARI (1991: 38-59, 119 et 154-157). En effet le plan d'immanence serait une sorte de modèle plus général par rapport aux autres: « le plan d'immanence n'est pas un concept pensé ni pensable, mais l'image de la pensée, l'image qu'elle se donne de ce qui signifie penser, faire usage de la pensée, s'orienter dans la pensée » (*Ibid.*, p. 39-40). Et encore: « C'est le plan qui assure les raccordement des concepts... » (*Ibid.*, p. 39); « Les concepts sont des événements, mais le plan est l'horizon des événements » (*Idem*).
- 11 Toutefois, pour Deleuze et Guattari, il y a plusieurs exceptions: en sociologie, Tarde et après Goffman, pour une idée de micro-situations dominées par dynamiques et non par éléments statiques (cf., par exemple, 1980, chap. 9). Du reste, Deleuze a critiqué surtout une « sémiologie » dans ses ouvrages sur le cinéma: en proposant par contre une « sémiotique non langagière », en « mettant en variation » les catégories de Peirce d'une manière « folle », une sémiotique capable de saisir l'image-mouvement en tant que « modulation de l'objet même » (*Ibid.*, p. 52).
- 12 À propos de ce concept de monde possible, on peut faire référence à Deleuze, lequel, en partant aussi de Leibniz (cf. DELEUZE 1988), considère la littérature et la

création artistique comme créatrices de mondes, car elles expriment les virtualités de la langue, donc s'opposent au concept de mondes possibles élaboré par la logique. Comme pour toutes les logiques – en tous cas cette recherche de modélisation des « possible words » paraît être aujourd'hui plutôt désuète – il s'agit de « faire de l'économie » et de « normaliser » le langage. Dans le champ sémiotique il faut rappeler la tentative de Eco (1979), du reste limitée à une seule oeuvre, d'appliquer ces outils de la logique comme modèles de mondes exprimés par les textes, en déclarant toutefois essayer de les utiliser comme outils indépendamment de leur origine logique.

- 13 Ce n'est pas par hasard, dit FOUCAULT (1966), que les grammairiens de Port-Royal, pour donner un exemple de signe, ne parlent pas de langage verbal mais d'une carte géographique.
- 14 Kant représente pour Foucault « le seuil » de la modernité: si les Idéologues ont étendu la réflexion sur la connaissance, la critique kantienne « sanctionne [...] l'événement de la culture européenne »: le retrait de la pensée au dehors de l'espace de la représentation (FOUCAULT 1966: 262-263).
- 15 Surtout avec la question de Nietzsche: Qui parle? À laquelle Foucault essaiera de répondre avec une autre question: Quelles sont les stratégies de pouvoir dans le discours? Qui a le pouvoir de parole?
- 16 À propos de ce concept de valeur, Foucault affirme que, dans l'épistémè classique, la valeur était « valeur de quelque chose »: en ce qui concerne la richesse et à propos du langage. Au contraire, dans le « nouveau monde » de la Finitude, la valeur sera en relation avec elle-même: par exemple, la richesse, avec la transformation de la monnaie en gage est assimilée au crédit; toutefois s'il y a la richesse, il y aura l'échange; de même pour le langage.
- 17 Il est ici nécessaire de rappeler que l'autre thème de la philosophie de Deleuze est celui de l'événement: d'une dynamique « des surfaces » laquelle empêcherait à la pensée de « mettre racines », et de reconstruire cette fois « en profondeur » un transcendantalisme à partir de l'immanence. Le risque est, dit Deleuze, de s'élever chaque fois sur le plan d'immanence ou de s'y effondrer.
- 18 L'autre modalité de présentation d'un tel régime de connaissance est, nous pouvons dire, celui de l'irruption de l'Autre (avec l'ethnologie, par exemple), lequel toutefois, comme le dit Foucault, se présente de nouveau toujours comme le Même.
- 19 Par exemple selon F. Marsciani le discours « est précisément le lieu d'une réalisation singulière dans laquelle l'instance productrice (du sens) est "greffée" dans la signification » (cf. MARSCIANI 1992).
- 20 Cf. les travaux du *Séminaire intersémiotique* sur « La praxis énonciative », Paris, à partir des années 90.
- 21 Le concept de *rhizome* – élaboré par DELEUZE ET GUATTARI (cf. 1980) – en tant que modèle dynamique et indéfini du sens, avec toute une infinité de connexions possibles et potentielles, a déjà été utilisé en sémiotique par U. Eco pour représenter la sémosis comme un réseau encyclopédique, capable d'infinités traversées. On croit qu'à ce niveau – sous le « signe » d'un modèle dynamique non linéaire – il est possible de rapprocher les différentes lignes de développement de la théorie sémiotique.
- 22 Cf. plusieurs articles d'ERIC LANDOWSKI (surtout 1989: 8-9 et *passim*; 2004). Landowski affirme aussi que considérer de cette façon le discours, « c'est toucher à la formation et aux fluctuations du lien social et politique vécu » (*Idem*). Ainsi « de ce point de vue, le caractère politique d'un discours, oral ou écrit, ne saurait tenir seulement, ni même prioritairement, au fait qu'il "parle de politique" (critère sémantique), mais il dépend plutôt de ce que, ce faisant, il réalise certains types d'actes sociaux transformateurs des rapports intersubjectifs (critères syntaxique et pragmatique) » (*Idem*).
- 23 Il faut rappeler que pour Fonagy et pour les autres chercheurs (cf. les travaux de JAKOBSON ET WAUGH 1979) du phonosymbolisme et de la motivation, il s'agit en

- premier lieu de considérer l'aspect dynamique du langage, et surtout l'apparition du sens à partir, par exemple, des mouvements prosodiques et intonationnels vus, en quelque sorte, comme de véritables « gestes » verbaux (FONAGY 1993: 21).
- 24 Comme le dit Deleuze, en utilisant des métaphores « géologiques ». On peut faire l'hypothèse qu'une telle utilisation de métaphores géologiques est aussi liée à la linguistique de Hjelmslev: cf. en particulier l'article « La stratification du langage » (dans HJELMSLEV 1971), dans lequel on a tout un modèle de réalité sémiotique stratifié, par paliers, ou, mieux, « tel qu'un oignon ».
- 25 À propos des actes de langage, de discours et de la question de l'énonciation, Deleuze et Guattari en proposent une réélaboration à partir de Hjelmslev: « Hjelmslev remarquait qu'une langue comporte nécessairement des possibilités inexploitées » (DELEUZE ET GUATTARI 1980: 125, chap. 4); en arrivant aux études de Ducrot, de Labov et de Ruwet sur une pragmatique du discours, d'une telle façon que, encore une fois, Deleuze et Guattari radicalisent les théories linguistiques, en critiquant, par exemple BENVENISTE (1966). Ils disent: « Il semble que ces actes se définissent par l'ensemble des *transformations incorporelles* ayant cours dans une société donnée, et qui *s'attribuent* aux corps de cette société » (*Ibid.*, p. 102); en outre: « Entre l'énoncé et l'acte, le rapport est intérieur, immanent, mais il n'y a pas identité [...] » (*Idem*).
- 26 Citation de Spinoza (*Éthique*, V, 23, sc. IIP, chap. 13) reprise par DELEUZE (1968).
- 27 Ceci est intéressant en ce qui concerne les liaisons entre sémiotique (cf. GREIMAS 1983: 98-99, à propos du « tumulte modal » des sujets « inquiets » et « velleitaires » et des possibles « enchaînements de sens des actions et des passions d'un sujet »; cf. aussi FABBRI 1994), philosophie (cf. BODEI 1994) et sociologie à propos de l'idée de « contingence » (cf. LUHMANN 1990).
- 28 FONTANILLE (2004) considère les « plans d'immanence » comme « une hiérarchie et un parcours d'intégration des niveaux de pertinence sémiotique ». Cependant, nous estimons que cette proposition réduit la notion de plan d'immanence deleuzienne à quelque chose de statique, comme un certain nombre de phénomènes empilés même si intégrés les uns avec les autres, sans considérer la portée de la proposition de Deleuze (et Guattari): c'est-à-dire l'idée d'une force et d'une dynamique contenue dans la notion d'immanence en relation étroite avec le champ de l'expression (cf. DUFFY 2006; MONTANARI 2012).

Bibliographie

BASTIDE, FRANÇOISE

(1987) « Le traitement de la matière (opérations élémentaires) », *Actes sémiotiques*, Documents, IX, n° 89, Paris.

BENVENISTE, ÉMILE

(1966-74) *Problèmes de linguistique générale*, tomes 1 et 2, Paris, Gallimard.

BODEI, REMO

(1994) « La stabilizzazione immaginaria del caso. Riti e miti come origine della nozione di libertà », in M. Ceruti, P. Fabbri, G. Giorello et L. Preta (éds), *Il caso e la libertà*, Bari, Laterza.

BONDÌ, ANTONINO

(2011) *La parola e i suoi strati. La semiotica dinamica di Louis Hjelmslev*, Catane, Bonanno.

BOYD, RICHARD

(1979) « What is "Metaphor" a metaphor for ? », in Andrew Ortony (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.

- CICCARELLI, ROBERTO
(2008) *Immanenza*, Bologne, Il Mulino.
- COQUET, JEAN-CLAUDE
(1991) « Réalité et principe d'immanence », in J.-Cl. Coquet et J. Petitot (éds), *Langages*, n° 103, Paris, Larousse.
(2008) *Le istanze enuncianti*, Milan, Bruno Mondadori.
- COSTANTINI, MICHEL (ÉD.)
(1993) "Le temps: image et discours", *Sémiotiques*, n°5, Paris, Didier-Erudition.
- CULIOLI, ANTOINE
(1990) *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1, Paris, Ophrys.
- DELEUZE, GILLES
(1968) *Spinoza et le problème de l'expression*, Paris, Minuit.
(1985) *Cinéma 2 - L'image-temps*, Paris, Minuit.
(1988a) *Le Plî*, Paris, Minuit.
(1988b) « Interview », *Magazine Littéraire*, n°257, Paris.
(1993) *Critique et Clinique*, Paris, Minuit.
- DELEUZE, G. ET GUATTARI, F.
(1980) *Mille Plateaux*, Paris, Minuit.
(1991) *Qu'est-ce-que la philosophie ?*, Paris, Minuit.
- EAGLETON, TERRY
(1994) *Critique et théorie littéraire*, Paris, PUF.
- FABBRI, PAOLO
(1987) « A Passion veduta. Il vaglio semiotico », in FABBRI ET PEZZINI (éds 1987).
(1997) « Come Deleuze ci fa segno. Da Hjelmslev a Peirce », in Salvo Vaccaro (éd.), *Il secolo deleuziano*, Milan, Mimesis.
- FABBRI, P. ET LANDOWSKI, E. (ÉDS)
(1983) "Explorations stratégiques", *Actes Sémiotiques*, Bulletin GRSL, n° 25, Paris.
- FABBRI, P. ET PEZZINI, I. (ÉDS)
(1987) « Affettività e sistemi semiotici. Le passioni nel discorso », *Versus*, n°47-48, Milan, Bompiani
- FERRARIS, MAURIZIO
(2012) *Manifesto del nuovo realismo*, Rome-Bari, Laterza.
- FONAGY, IVAN
(1993) *Le lettere vive*, Bari, Dedalo.
- FONTANILLE, JACQUES
(1987) *Le savoir partagé*, Limoges, Amsterdam et Philadelphia, Hadès-Benjamins.
(1990) *Dérobade d'amour*, Documents de Travail, Urbino, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica.
(1992) « Avant-propos », in OUELLET (1992).
(1998) *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.
(2004) « Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence de la sémiotique des cultures », *E/C*, accessible sur <www.ec-aiss.it>.

- FONTANILLE, JACQUES (ÉD.)
 (1992) *La quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges, Amsterdam et Philadelphia, PULIM – Benjamins.
- FONTANILLE, J. ET ZILBERBERG, CL.
 (1998) *Tension et signification*, Liège, Pierre Mardaga.
- FORTUNATI, V. ET FRANCI, G. (ÉDS)
 (1989) *L'ansia dell'interpretazione*, Modène, Mucchi.
- FOUCAULT, MICHEL
 (1966) *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- FRANK, MARC
 (1994) *Qu'est-ce que le néo-structuralisme ?*, Paris, CERF – Passages.
- GEERTZ, CLIFFORD
 (1973) *The interpretation of cultures*, New-York, Basic Books.
- GOODMAN, NELSON
 [1978] *Vedere e costruire il mondo*, Bari, Laterza, 1988.
- GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN
 [1966] *Sémantique structurale*, Paris, PUF, 1986.
 (1970) *Du Sens*, Paris, Seuil.
 (1983) *Du Sens II*, Paris, Seuil.
 (1986) « De la nostalgie. Étude de sémantique lexicale », *Actes sémiotiques*, Bulletin GRSL, n°39, Paris.
 (1987) *De l'imperfection*, Paris, P. Fanlac.
- GREIMAS, A. J. ET COURTÈS, J.
 (1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 1, Paris, Hachette.
- GREIMAS, A. J. ET COURTÈS, J. (ÉDS)
 (1986) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 2, Paris, Hachette.
- GREIMAS, A. J. ET FONTANILLE, J.
 (1991) *Sémiotique des Passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
- GREENBLATT, S. ET GUNN, G. (ÉDS)
 (1992) *Redrawing the Boundaries*, New-York, The Modern Language Association of America.
- GUÉRIN, MICHEL
 (1992) *L'affectivité de la pensée*, Arles, Actes Sud.
- GUATTARI, FÉLIX
 (1987) « Ritournelles et affects existentiels », in FABBRI ET PEZZINI (ÉDS 1987).
- HABERMAS, JÜRGEN
 [1988] *Il pensiero post-metafisico*, Bari, Laterza, 1991.
- HACKING, JAN
 [1983] *Conoscere e sperimentare*, Bari, Laterza, 1987.
- HJELMSLEV, LOUIS
 [1943] *Prologomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968.
 (1971) *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.

JAKOBSON, R. ET WAUGH, L.

[1979] *La forma fonica della lingua*, Milan, Il Saggiatore, 1984.

KRIPKE, SAUL AARON

(1972) « Naming and necessity », in D. Davidson et G. Harman (éd.), *Semantics in natural languages*, Dordrecht, Reidel.

KUHN, THOMAS SAMUEL

(1979) « Metaphor in science », in Andrew Ortony (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 409-419.

LAKOFF, GEORGE

(1986) « Cognitive Semantics », in U. Eco, M. Santambrogio et P. Violi (éd.), *Meaning and Mental Representations*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, p. 119-155.

(1987) *Women, Fire, and Dangerous Things ; What Categories Reveal about the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.

LAKOFF, G. ET JOHNSON, M.

(1980) *Metaphor We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.

(1999) *Philosophy in the Flesh*, New-York, Basic Books.

LANDOWSKI, ERIC

(1989) *La société réfléchie*, Paris, Seuil.

(2004) *Passions sans nom*, Paris, PUF.

LARSEN, SVEND ERIK

(1991) « Un essai de sémiotique transatlantique. La notion d'objet chez Brøndal, Peirce, Greimas », *Langages*, n° 103, Paris, Larousse, p. 7-22.

LATOUR, BRUNO

(1991) *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

(1999) *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte.

LOTMAN, YOURI

(1985) *La semiosfera*, Padoue, Marsilio.

(1993) *La cultura e l'esplosione*, Milan, Feltrinelli.

LUHMANN, NIKLAS

[1984] *Sistemi sociali*, Bologne, Il Mulino, 1990.

LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS

(1983) *Le Différend*, Paris, Minuit.

MADDOX, DONALD

(1993) « Aurora Consurgens: opérations et initiation dans la Quatrième Parabole », *Versus*, n° 64, Milan, Bompiani, p. 3-23.

MARSCIANI, FRANCESCO

(1992) Communication orale, pendant la journée "Hommage à Greimas", Urbino, disponible sur <www.marsciani.net>.

MARSCIANI, F. ET ZINNA, A.

(1991) *Elementi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio.

MONTANARI, FEDERICO

(2012) « Between trees, webs and mirrors. Dimensions of Immanence and a critical poststructuralist proposal », *E/C*, accessible sur <www.ec-aiss.it>.

- OUELLET, PIERRE
 (1992) "Signification et sensation", *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n°20, Limoges, PULIM.
- PETTOT, JEAN
 (1985) *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.
 (2011) *Cognitive Morphodynamics: Dynamical Morphological Models of Constituency in Perception and Syntax*, en collaboration avec René Doursat, Berne, Peter Lang.
- PORTELA, JEAN CRISTTUS
 (2006) « Conversations avec Jacques Fontanille », *Alfa*, n°50 (1), São Paulo, p. 159-186.
- PUTNAM, HILARY
 (1975) *Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press.
- QUERÉ, HENRI
 (1992) *Intermittence du sens*, Paris, PUF.
- RORTY, RICHARD
 [1967] *La svolta linguistica*, Milan, Garzanti, 1992.
 [1979] *La filosofia e lo specchio della natura*, Milan, Bompiani, 1986.
 (1982) *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- SEMPRINI, ANDREA (ÉD.)
 (1990) *Lo sguardo semiotico*, Milan, Angeli.
- SPINOZA, BARUCH
 (1993) *Etica*, Rome, Editori Riuniti.
- SPERBER, D. ET WILSON, D.
 (1988) *Relevance: Communication and Cognition*, Cambridge, Harvard University Press.
 (1993) « Pragmatique et temps », *Langages*, n° 112, Paris, Larousse, p. 8-25.
- THOM, RENÉ
 (2010) *Paraboles et catastrophes*, Paris, Flammarion.
- VATTIMO, G. ET ROVATTI, P. A.
 (1985) *Il pensiero debole*, Milan, Feltrinelli.
- ZILBERBERG, CLAUDE
 (1981) *Essai sur les modalités tensives*, Paris, Benjamins.
 (1989) "Modalités et pensée modale", *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n°3, Limoges, PULIM.
 (1992) "Présence de Wölflin", *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n°23-24, Limoges, PULIM.
 (1993) « Tris et mélanges dans la Quatrième Parabole », *Versus*, n°64, Milan, Bompiani, p. 25-65.
 (2002) « Précis de grammaire tensive », *Tangence*, n°70, Rimouski, p. 111-143.
 (2006) *Eléments de grammaire tensive*, Limoges, PULIM.
- ZINNA, ALESSANDRO (ÉD.)
 (1986) "Louis Hjelmslev. Linguistica e semiotica strutturale", *Versus*, n°43, janvier-avril.
- ZINNA, ALESSANDRO
 (1991) L'ipotesi strutturale: teoria e oggetto da Saussure a Hjelmslev, Thèse de Doctorat, Université de Bologne.
 (2008) « Il primato dell'immanenza nella semiotica strutturale », *E/C*, accessible sur <http://www.ec-aiss.it/pdf_contributi/zinna_16_7_08.pdf>.